



# Mélancolie Française

**Éric Zemmour**

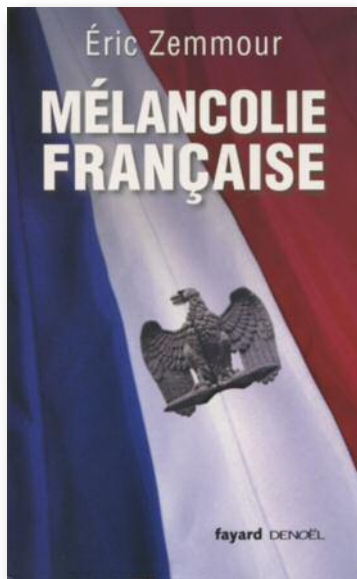
(Éditions **fayard** DENOËL)

par Danièle Masson

**E**n Éric Zemmour j'aime le franc-tireur du matin – plus de quatre millions d'auditeurs écoutent sa chronique quotidienne sur RTL – le démineur, l'éclaireur, le chroniqueur du peuple qui, empruntant l'expression à Soljenitsyne, se déclare « la voix des sans voix ». Il rappelle le témoignage d'une lectrice : « je suis d'origine russe et j'ai retrouvé dans votre affaire ce qu'on vivait en URSS, où on ne savait jamais ce qu'on pouvait dire et avec qui ». En somme, explique Zemmour, « il faut détruire les mots qui expriment la réalité, et brûler ceux qui les disent ». Mais nullement abattu par le procès orwellien qui lui a été intenté, il continue – audimat oblige – d'être l'invité des médias et d'y fustiger « les Torquemadas de bac à sable » et « les maîtres de la patinoire » juges souverains de « qui dérape et qui ne dérape pas ».

En lui j'aime aussi le « barbare romanisé », qui voue, comme Finkelkraut mais de façon plus populaire, un amour sans mélange non

à la patrie des droits de l'homme, mais à la France « mère des arts, des armes et des lois », et qui se désole que Rome (la France) ne romanise plus, et ne pratique plus le beau vers de Corneille : « Si vous êtes romain, soyez digne de l'être ».



## Un destin romain

L'historien est plus intimidant. Mais il fallait m'attaquer à son livre, *Mélancolie française*, où il écrit à sa manière notre roman historique national.

Bien que l'observation au jour le jour du journaliste soit toujours sous-tendue par la vision de l'historien – « nous sommes quelque part entre 1815 et 1900 », aime-t-il à dire – son approche allusive et paradoxale de l'histoire, sa façon tranchante de juger, son érudition, ses admirations aussi – Napoléon et dans une moindre mesure De Gaulle – risquaient de décourager la lectrice profane que je suis.

L'écriture brillante, la formule – choc, les raccourcis saisissants sont au service d'une

thèse qui, comme l'avait voulu Bainville dont Zemmour est lecteur, donne le fil conducteur des actions humaines : la France avait un destin romain. Citant Andreï Makine, il vante la civilisation française qui dans les formes romaines, permit aux peuples barbares d'assimiler l'héritage gréco-romain : « Les Français ont pris l'antiquité comme un creuset bouillonnant de formes à imiter, allant de l'organisation d'une cité jusqu'à l'organisation stylistique d'un texte ».

D'où l'accroche qui ouvre vigoureusement le livre, et que l'auteur reprend en anaphore « La France n'est pas en Europe, elle est l'Europe ». Mais – et l'on songe à Viguerie – c'est aussi l'éloge funèbre de cette France-là qu'il prononce : « Son destin était de rassembler l'Europe continentale ; l'avenir radieux qu'on lui présente est de constituer un Texas ou une Californie des États-Unis d'Europe ».

D'où le titre : *mélancolie* et non nostalgie. Car il n'y a pas d'espoir, ni même de désir que revienne la grandeur de la France : « L'Europe continentale sous domination française est une chimère qui s'éloigne ».

Pour Zemmour, le destin de la France est scellé depuis 1815, c'est-à-dire depuis le traité de Vienne qui fixe le cadre du nouvel ordre européen après les guerres napoléoniennes, et ramène la France aux limites fixées par le traité de Paris. En perdant le Canada et l'Inde, écrit-il, « la France a perdu la bataille de la mondialisation ». Et il rappelle le mot de Michelet : « que perd la France ? Rien si ce n'est le monde ».

Quarante ans de paix pour l'Europe ? Et si le traité de Vienne, suggère Zemmour, était au contraire à l'origine lointaine des deux guerres mondiales ?

Il est d'ailleurs intéressant d'aborder le livre sous l'angle des traités cités par l'auteur, qui privilégie dans l'histoire les causes internationales : « désastreux traité de Verdun » (843) qui fait éclater l'empire carolingien et lance

la question d'Occident, cause de « guerres, massacres, conquêtes, désolations, génocides, alpha et oméga de notre histoire » ; heureux traité de Westphalie (1678) qui « assure la domination française sur l'Europe continentale » ; malheureux traité d'Utrecht (1713) où l'Angleterre se voit reconnaître la possession du rocher de Gibraltar : « l'équilibre européen signifiait que la France renonce au nom de la paix à son rêve historique : remplacer l'Empire romain ».

## La terre et la mer

Zemmour pourrait souscrire à l'affirmation de François Thual : « la géopolitique, c'est l'histoire de la dévoration des sociétés entre elles ». Car si Philippe Auguste, Louis XIV, Napoléon, Clemenceau n'ont pu toucher au but, c'est qu'à chaque fois un croc-en-jambe les a fait chuter.

La coupable, c'est d'abord Carthage, la puissance anglo-saxonne, relayée aujourd'hui par l'Amérique. « L'Amérique s'accroît – disait Talleyrand cité par Zemmour -. Le jour où elle posera son pied en Europe, la paix et la sécurité en seront bannies pour longtemps ».

Entre Carthage et Rome, c'est l'affrontement « entre terre et mer, entre mondialisation et unification du continent européen ». Grâce au traité d'Utrecht, l'Angleterre lance la mondialisation, et la guerre de la terre et de la mer s'achève avec la chute de Napoléon. « De même que le blocus continental tentait de détruire l'économie anglaise, la stratégie anglaise consistait à perpétuer la guerre sur le continent, pour épuiser les ressources de la France ».

D'où l'entrée en scène de l'Allemagne, qui reprend le flambeau de l'unification du continent européen : « à l'Allemagne, l'Europe, le monde à l'Angleterre ». Ce monde livré grâce au libre-échange, « non outil d'échanges réciproques, mais arme de destruction massive des rivaux économiques de l'industrie an-

glaise ». Les rôles entre la France et la Prusse s'inversent en même temps que les courbes démographiques. Contre l'ennemi germain devenu rival industriel et commercial de la puissance anglaise, les Britanniques retournent l'épée française : en 14-18, « la France n'avait pas été dans cette héroïque boucherie, le soldat de l'idéal mais celui de l'Angleterre ».

### **Les hommes artisans de l'histoire ?**

Après « Carthage », Zemmour donne à ses chapitres non des noms d'hommes, mais leur fonction symbolique et politique : « l'Empereur, le Chancelier, le Maréchal, le Général », et enfin « le Commissaire ».

Les hommes y apparaissent de moins en moins les artisans de l'histoire. Parce que la nation convient mieux à la France que l'empire source de démesure ? Zemmour semble un moment préférer la nation à l'empire. « Ensemble national cohérent et fort », face à « l'ensemble baroque du Saint Empire romain germanique », la nation s'enracine dans la foi chrétienne de saint Louis et de ses fils, qui « unifiera pendant des siècles cet ensemble hétéroclite de fiefs moyenâgeux ». Mais, en Clovis déjà, s'appuyant sur l'Église, s'alliant à la bourgeoisie gallo-romaine, appliquant le droit romain écrit, Zemmour voit ce qu'il croit être les prémices de l'Empire : « Un sans-faute. D'emblée, Clovis imposait à la France et à ses rois un objectif historique unique : devenir le nouvel Empire romain ».

Les hommes étaient alors les artisans de l'histoire. L'Empereur en est la figure emblématique : s'inspirant du modèle carolingien en rassemblant autour de la France des marches protectrices en Allemagne et en Italie, il reconstitue la Gaule romaine. Sa chute fut-elle la rançon de son hybris ou au contraire, comme le suggère Zemmour, de son « excès de mesure », de « victoires pas complètement exploitées », de son « erreur »

de n'avoir pas « abattu les Habsbourg et les Hohenzollern » ?

Après l'empereur français, le chancelier allemand imprime sa marque dans l'histoire, en étant l'artisan de l'unité allemande, mais sans franchir les lignes rouges tracées par Londres : pas de marine, ni d'empire colonial.

Quant au Maréchal, Zemmour prend le lecteur à contre-pied en louant le Philippe Pétain de 1940 et fustigeant celui de 1917. L'armistice inévitable permet à la France de refaire ses forces et de conserver son empire colonial : « Lorsqu'il arrêta l'avance des chars allemands, Pétain sauva la vie de tous les Français d'Algérie », et donc de sa famille à lui, Éric Zemmour. Mais, selon lui, il a fait une faute contre la France en 1917 en attendant les Américains, alors que la vraie victoire eut été sans eux.

À De Gaulle (qu'il persiste à écrire avec un petit d ; attention, Éric, aux rééditions...) il voue une admiration circonspecte. Il ne s'attarde pas sur le machiavélisme de l'homme et la tragédie de l'indépendance. Il lit l'histoire de l'Algérie à travers la grille démographique : les colonies de peuplement sont insuffisamment peuplées. En revanche, grâce à la France, la démographie arabe explose : « le drame algérien était alors inéluctable ». Il rappelle les paroles de De Gaulle à Peyrefitte, en 1960 : « Nous sommes quand même avant tout un peuple européen de race blanche, de culture grecque et latine, et de religion chrétienne ». Et donc, « les musulmans ne sont pas des Français ». Et il signale en même temps son échec : en troquant les territoires contre la population « nous adoptons chez nous des hommes dont nous ne pouvons plus conquérir les territoires ».

### **La chute de Rome**

Avec l'avènement du « Commissaire » s'évanouissent la volonté humaine et l'identité française : le commissaire est sans visage,

et Zemmour ne cite que Jean Claude Trichet, devenu gouverneur de la BCE, et qui déclara dans sa première conférence : « L'm not French ». Mais ce pouvoir anonyme est incontesté : « L'Europe relève du sacré. Gauche et droite refusent tout débat à ce sujet ». Les réticences ou les refus d'un peuple sont escamotés par les « élites ». Zemmour a quelques formules fortes : « diabolisation des frontières ; l'euro, outil masochiste de torture pour les industries françaises ». Et, pour une géographie devenue folle : « un Saint empire américain de nations germaniques ». Avec comme point d'ancrage Bruxelles : « Un laboratoire. D'une Europe dont la capitale est celle d'un empire sans État. Un rêve, un fantasme, un aveu. Un laboratoire de la mondialisation aussi ».

Mondialisation qui est aussi une revanche du nomadisme sur la sédentarité. Le dernier chapitre se focalise sur le drame de l'immigration. L'histoire, pour Zemmour, est un miroir qui réfléchit les drames actuels : l'incapacité de la France à maîtriser son destin se lit à travers la chute de l'Empire romain. Celle-ci vient à la fois de son déclin démographique et de son impuissance à assimiler les populations barbares. Or, si l'on vante aujourd'hui le dynamisme démographique de la France, « la France est un borgne démographique au pays des aveugles européens ». Surtout, « notre dynamisme démographique est branché sur le moteur à explosion maghrébin et africain ».

Comme Rome jadis, la France renonce à l'assimilation à la culture dominante. Elle suit ainsi les principes de base communs de l'Union Européenne en matière d'intégration des immigrants, dont Zemmour cite le premier article : « L'intégration est un processus dynamique, à double sens, de compromis réciproque entre tous les immigrants et résidents des États membres ». Plus d'assimilation donc, mais interaction et négociation entre cultures égales. Sur la mondialisation, l'islam

surfe et prospère : « les rebelles de « Nique ta mère » sont parfaitement insérés dans une mondialisation sous domination américaine ».

L'islam instrumentalise et subvertit l'égalitarisme : « l'islam a modernisé son message en le déterritorialisant.... il est désormais un marqueur identitaire qui efface tous les autres ».

L'échec de l'assimilation, « le transfert de population », les dangers de l'idéologie mondialiste et leurs conséquences, la rupture entre les « élites » et le peuple incitent à ce que Zemmour appelle une « recomposition de la politique ». Recomposition qui ne peut guère être autre chose qu'un accord entre la droite classique et la droite nationale, avec la perspective d'un grand parti de droite populaire. Même si Zemmour estime que, la gouvernance européenne supplantant les gouvernements nationaux, les politiques n'ont plus guère de pouvoirs. À moins, précisément, de sortir de cette Europe-là.

*Mélancolie française* vaut d'être lu. Les vieux réacs estimeront peut-être que Zemmour est un ouvrier de la onzième heure. D'autres n'apprécieront pas le pessimisme d'un homme qui dit « détester son époque », mais y est tellement fêté qu'on le dit « en état d'ébriété médiatique ». Quoi qu'il en soit, son ouvrage, difficile et touffu, invite à revoir son histoire de France, avec Bainville et Gaxotte par exemple ; avec Maurras aussi, que Zemmour compte parmi « les analystes les plus brillants à droite ».

Incitant au débat, il est de ces livres heureux dont le lecteur fait lui-même la moitié.

Danièle Masson